

Jim Tully

# du sang sur la lune



LES ÉDITIONS  
DU SONNEUR







du sang  
sur la lune

Titre d'origine: *Blood on the Moon*

© Les Éditions du Sonneur, 2021

ISBN: 978-2-37385-236-3

Dépôt légal: septembre 2021

Conception graphique: Sandrine Duvillier

Lecture-correction: Fabienne Texier

Photo de couverture: *Male factory workers hammer a large metal chain, in a steel foundry, at the Pontypridd Chain Works*, by Hulton-Deutsch, Collection/CORBIS/Corbis via Getty Images

Les Éditions du Sonneur  
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

# du sang sur la lune

---

Jim Tully

---

Traduction de l'anglais (États-Unis)  
et préface de Thierry Beauchamp





## PRÉFACE

**D**e la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le développement du rail amena des foules de jeunes Américains à voyager clandestinement dans des wagons de trains de marchandises en quête d'emplois saisonniers et, plus généralement, d'une vie aventureuse. Héritiers des pionniers de l'Ouest, ces vagabonds développèrent une culture singulière, essentiellement orale, basée sur l'expérience de la route, de ses joies et de ses souffrances. Plusieurs écrivains issus de leurs rangs connurent la célébrité: Jack London, bien sûr, mais aussi W. H. Davis, Josiah Flynt, Nels Anderson, Leon Ray Livingston, et Jim Tully.

Celui-ci est probablement le plus emblématique pour deux raisons: d'abord parce qu'il raconta ce qu'il avait vu sans tabous, ensuite parce qu'il trouva le ton juste pour le faire. Le grand journaliste et écrivain Damon Runyon le considérait d'ailleurs comme le créateur du style hard-boiled, cette langue âpre, lapidaire des durs à cuire qui fut celle

*de Dashiell Hammett, Ernest Hemingway et Raymond Chandler.*

*Né en 1886 à Saint-Marys, dans l'Ohio, Jim Tully passa une bonne partie de son enfance dans un orphelinat et la totalité de son adolescence sur des chemins de (mauvaise) fortune. Il fut ce qu'on appelait un « gamin du rail », vivant d'expédients et parfois de petits boulots qui n'étaient pas de tout repos : employé de cirque, chaînier, boxeur... Il lui fallut presque sept ans pour changer de cap et quelques années de plus pour se lancer dans la littérature.*

*Entre 1924 et 1931 parurent les cinq livres constituant ce qu'il appelait son « Cycle des bas-fonds » : Vagabonds de la vie, Circus Parade, Les Assoiffés, Ombres d'hommes et Du sang sur la lune. Chacun d'eux rassemble les fragments d'une jeunesse placée sous le signe de l'errance. Tous témoignent de la vitalité d'une contre-culture qui fut comme l'envers du rêve américain.*

*Du sang sur la lune est son ouvrage le plus « panoramique » : il nous permet de suivre son parcours depuis l'enfance jusqu'au moment où il raccroche les gants, bien décidé à passer à autre chose. Pour la première fois, Tully évoque trois thèmes qu'il n'avait fait qu'effleurer dans ses autres récits-mosaïques : ses relations avec des prostituées et ses expériences de boxeur et de chaînier. Tout n'est pas noir dans*

*ce tourbillon de folie et de violence. Pour Tully, la littérature n'était pas autre chose que l'écriture vécue, et il ne nous épargne rien, pas même ses élans sentimentaux.*

*Le livre fut très bien accueilli par la critique. L'Herald Tribune de New York nota : « La matière sensationnelle de ses expériences nous est balancée dans une atmosphère de tension furieuse. La trahison et la fraternité, la faim et la glou-tonnerie, le meurtre et l'amour passent comme des gros titres à travers ces réminiscences vertigineuses. »*

*Et dernier détail : l'expression « du sang sur la lune » fait référence au ciel rouge des marins irlandais qui annonce un malheur imminent...*

THIERRY BEAUCHAMP



*Ces trèfles balayés par le vent  
À déposer sur les tombes  
Du vieux Hughie Tully  
Vendeur itinérant de  
Lin et de dentelle  
Dans le Sud  
Avant la guerre de Sécession  
Qui parcourt encore  
Les routes de la Terre  
Dans mon imagination  
Et à la belle  
N. D.  
Qui avait la foi d'une femme  
Et le courage d'un snob.*



*« Dans la plupart des livres, le “je”, ou la première personne, est omis; dans celui-ci, il sera conservé; cela, sur le plan de l'égotisme, est la principale différence. Nous oublions souvent qu'après tout, c'est toujours la première personne qui s'exprime. Je ne devrais pas parler autant de moi-même s'il existait quelqu'un d'autre que je connaisse aussi bien. [...] Mieux, j'exige, moi, personnellement, de chaque écrivain, grand ou petit, un récit simple et sincère de sa propre vie, et pas simplement ce qu'il a entendu dire de la vie des autres; le genre de compte rendu qu'il pourrait envoyer d'une terre lointaine à sa famille; car s'il a vécu avec sincérité, il l'a forcément fait selon moi dans une terre lointaine.\* »*

HENRY DAVID THOREAU

---

\* Extrait de *Walden ou la vie dans les bois*, Henry David Thoreau, traduction de Brice Matthieussent, Éditions Le Mot et le Reste, 2013.



## À CEUX QUI LISENT

*Du sang sur la lune est le dernier volume d'une série de cinq ouvrages que j'ai commencée il y a six ans dans l'espoir qu'ils seraient regroupés et connus plus tard sous le nom de Cycle des bas-fonds.*

*Le premier, Vagabonds de la vie, fut sous-titré de manière trompeuse « Autobiographie d'un hobo » par mes éditeurs. Il était censé être une compilation d'épisodes dramatiques de la vie d'un jeune vagabond, ce que je fus pendant sept ans.*

*Je fus un « gamin de la route » et non un « hobo » au sens strict du terme – celui-ci est un travailleur itinérant. Le gamin de la route est plus rusé et hardi. Avec le yegg<sup>1</sup>, dont il est souvent une doublure, il forme l'espèce la plus implacable, la plus impitoyable des vagabonds de l'Amérique.*

---

1. Le yegg était l'aristocrate des vagabonds : un cambrioleur itinérant, généralement armé et peu enclin à se laisser prendre par la police. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

*Quand il n'est pas complètement et prématurément démoli, un gamin de la route peut réussir plus tard dans une branche ou une autre, pas forcément plus reluisante mais au moins plus lucrative.*

*Parmi les gamins de la route, Jack Dempsey, Kid McCoy et Stanley Ketchel sont devenus des boxeurs. D'autres deviennent des yeggs, d'autres encore des pasteurs. Quelques-uns embrassent la carrière d'écrivain – Jack London, Josiah Flynt et moi.*

*On trouve le nom de nombreux gamins de la route dans les annales des hommes tombés dans le piège de la potence.*

*Dans Circus Parade, j'ai décrit une série d'événements peu joyeux et souvent ironiques de la vie d'un cirque. Distingué par la Literary Guild<sup>2</sup> mais interdit à Boston, ce livre a provoqué la colère des propriétaires de cirques et de leurs flageorneurs qui tiennent compagnie au fantôme de leur défunt leader, l'affable et suffisant P. T. Barnum, au premier rang des charlatans et des hypocrites de ce pays.*

*Après la publication de Circus Parade, j'ai été attaqué par divers agents de presse, qui avaient été achetés ou qui étaient uniquement intéressés par la morale à titre pécuniaire. L'un d'eux est parvenu à faire accepter un article par l'éditeur*

---

2. La Literary Guild of America est un célèbre club de vente de livres par correspondance.

*sans méfiance d'un journal littéraire. Sur ce sujet, je serai aussi impersonnel que le destin. Je ne le mentionne ici que comme phénomène social.*

*Dans Les Assoiffés sont évoquées les origines familiales d'un gamin de la route qui a appris à s'exprimer. En remontant le fil des années, je me rends compte que mon grand-père, qui domine le livre, a toujours été très présent pour moi. Je peux encore entendre, par une nuit calme, le whisky glouglouter dans son gosier osseux. Naturellement, il parlait beaucoup, puisqu'il était irlandais. C'était un vieil homme triste avec un rêve brisé dans la tête et la hantise de la mort au fond du cœur.*

*Ombres d'hommes, le quatrième livre de la série, relate les tribulations, les caprices et les hallucinations de prisonniers.*

*Bien que je sois immunisé contre les cartouches d'encre des soldats de la morale qui portent la vérité comme un masque, j'ai cru préférable de changer les noms et les situations dans Du sang sur la lune pour empêcher ces derniers de tirer à vue sur ceux qui sont mes amis.*

*Cela peut paraître sans grande importance mais les événements de ce livre ont tous été vécus. La vie et ses pitoyables buts m'intéressent plus que la littérature. Chaque homme est une histoire éternelle – que son existence soit*

*étroite comme une cellule de prison ou vaste comme celle de Balzac.*

*Aux critiques, aussi bienveillants soient-ils, qui tiennent absolument à ce que je sois un romancier en quête de lui-même, je répondrai pour la première et dernière fois : si je n'ai pas été capable d'inventer un nouveau milieu dans mes œuvres picaresques, j'ai en tout cas été assez fort pour ne pas me conformer à un modèle démodé.*

*Dans ces livres, je n'ai pas étudié les gens comme un entomologiste étudie un insecte au bout d'une épingle. J'étais l'un d'eux. Je le suis toujours. Je peux sentir l'amertume de leurs vies dans le pain que je mange aujourd'hui.*

*Dans Du sang de la lune, j'ai raconté la période ayant mené à mon insertion sociale et écrit sur les personnes qui, avant et après, ont mêlé leurs rêves aux miens. Sur ces mots, j'espère dire définitivement adieu à cette vie dont les vents m'ont autant tordu que fortifié pour affronter les années plus tristes qui s'annoncent.*



**LIVRE UN**





## LIMBES

ÉTANT L'UN DES GAMINS qui avaient versé de la teinture dans le bénitier à côté de la porte de la chapelle, je psalmodiais en latin d'un air sérieux pendant que les nonnes et les orphelins imprimaient des points bleus sur leurs fronts. Sœur Felicity, une vieille religieuse à moitié aveugle, plongea sa main ridée entière dans la vasque et se barbouilla tout le visage.

Les enfants durent rester assis en silence jusqu'à ce que l'un d'eux avoue sa faute. Comme le coupable demeurerait généralement coi après de tels péchés, nous avons mis au point depuis belle lurette une combine pour se désigner à tour de rôle.

C'était cette fois-ci à moi de me livrer; aussi fus-je blâmé pour ce que la sœur supérieure appela un « crime contre Dieu ».

Mon comparse qui s'était aussi dénoncé était un garçon allemand à la tête en forme de poire.

Les nonnes estimaient qu'aucune femme n'avait la force nécessaire pour infliger un châtiment approprié. Et nous savions qu'il était beaucoup plus agréable d'être fouetté par le prêtre que par les sœurs. Il avait le cœur plus tendre et était moins vicieux. Elles décidèrent que ce serait lui qui nous flagellerait.

Le père Schmidt était un homme au visage rond, aussi allemand que mon complice.

Nous fûmes envoyés dans son bureau qui était rempli de livres, de crucifix et de l'odeur de la fumée de cigare.

Le prêtre buvait une tasse d'eau chaude lorsque nous entrâmes. Puis il se dirigea vers un petit bénitier en porcelaine auquel était attaché un crucifix et qui contenait son eau bénite personnelle. Il y trempa la main, la regarda de près comme pour s'assurer qu'elle n'avait pas bleui, puis se signa. Au moment où elle toucha son front, je vis ses yeux sourire à travers ses doigts entrouverts.

Nous restâmes au garde-à-vous tels des soldats aux arrêts. Le père Schmidt lambinait dans la pièce comme s'il redoutait d'accomplir la tâche du bourreau. Sa robe noire le moula. Son estomac ressortait, rond comme une grosse pastèque. Sa soutane luisait à l'endroit où il avait l'habitude de se frotter le ventre. Il s'assit dans un fauteuil en cuir rouge et alluma un cigare, dont l'arôme agréable imprègne encore

mon esprit. Un nuage de fumée monta en spirale dans la pièce. Le prêtre caressa son double menton et demanda :

– Êtes-vous désolés, les garçons ?

Nous répondîmes aussitôt :

– Oui, mon père.

– N’avez-vous pas honte ?

Il regarda son cigare et croisa les jambes.

Et nous répliquâmes du tac au tac :

– Si, mon père.

– Vous recommencerez ?

Et nous rétorquâmes encore plus vite et plus fort :

– Non, mon père.

Il se leva, marcha jusqu’à la fenêtre, saisit une lanière étalée sur le rebord et la posa sur ses genoux après s’être rassis.

– Les garçons, comment réagiriez-vous si Jésus était ici et qu’il vous demandait pourquoi vous avez essayé de changer la couleur de son eau bénite ?

– On ne saurait pas quoi penser, mon père, dit mon complice allemand en tentant de prononcer ces mots en même temps que moi.

– Vous êtes tous les deux vraiment et sincèrement désolés ?

– *Très* sincèrement désolés, mon père ! nous exclamâmes-nous d’une seule voix.

– La chère sœur Felicity méritait-elle de recevoir de la teinture bleue dans les yeux ?

– Non, mon père, admîmes-nous de manière emphatique.

Il tenait son cigare entre deux doigts de sa main gauche et frottait la lanière de sa main droite. Il tira sur son barreau de chaise, regarda le fouet et dit :

– Une confession à cœur ouvert est bonne pour l'âme.

– Oui, mon père, s'empressa d'approuver le garçon allemand.

Je lui balançai un coup de pied dans la cheville.

– J'ai décidé... commença le père Schmidt en avalant une nouvelle bouffée.

Puis il se releva, fit les cent pas dans le bureau et se mit à regarder par la fenêtre en laissant la lanière pendre dans son dos.

Sa tête disparut dans un nuage de fumée. Enfin il se tourna et revint vers nous ; sa figure ronde et rougeaude avait l'air presque sévère.

– J'ai décidé... reprit-il avant de repartir vers le bénitier et de se signer de nouveau. J'ai décidé de ne pas vous punir avec la sangle, les enfants.

Une bouffée de fumée s'envola dans la mauvaise direction. Il toussa.

– Je me fais une règle de ne pas me montrer trop dur envers les garçons profondément, sincèrement désolés.

Il passa le bras le plus aimable du monde autour de mes épaules.

J'étais son chouchou.

J'avais su transcrire de mémoire l'un de ses sermons le lendemain du jour où je l'avais entendu. Sœur Mary Edward avait eu cette idée pour s'assurer que les enfants écoutaient attentivement le prêtre.

Prenant un don naturel pour de la piété, le père Schmidt était persuadé que j'étais destiné à devenir prêtre comme lui.

Il m'avait du coup offert un chapelet en ivoire. Un œil de verre était incrusté dans la croix au bout du collier de perles et, quand on regardait à l'intérieur, on voyait un curé célébrant la communion des saints. J'étais très fier de mon cadeau. Il ne resta pas longtemps en ma possession. Un enfant plus pieux me le vola.

Ma culpabilité attristait le père Schmidt, qui m'interpella d'un ton apitoyé :

– Et toi, Jimmy, mon enfant de chœur. Ensemble, nous nous sommes tenus en Sa Divine Présence. Tu m'as vu boire Son sang précieux. Tu as appris le latin dans cette pièce. Comment as-tu pu faire une chose pareille ?

– Je ne savais pas, mon père... J'ai juste cru que c'étaient des billes bleues. *Je ne savais pas.*

– Très bien, très bien, dit-il lentement en me serrant contre lui. Je vais te demander de me faire une promesse. Tu as trahi notre Sauveur sans t'en rendre compte. Mais Il comprend sûrement. Lui aussi a été un garçon. C'était un si bon garçon, mes enfants, que les animaux eux-mêmes L'aimaient. Un jour, alors qu'on Le cherchait partout et qu'Il n'avait nulle part où aller, Il entra dans une grotte et y passa la nuit. Les soldats arrivèrent à l'entrée de Son refuge et se demandèrent s'Il n'était pas à l'intérieur. Or, pendant la nuit, une araignée avait tissé une grande toile à travers l'ouverture. « Non, dit leur commandant, s'Il était à l'intérieur, la toile aurait été déchirée. » Et ils repartirent en laissant l'Enfant Jésus dormir en paix.

Le père Schmidt tira une bouffée de son cigare.

– Et vous, les garçons, vous avez profané Son eau bénite. Il fixa un rond de fumée.

– Je vous repose la question : êtes-vous réellement désolés ?

– Oui, mon père.

Il réfléchit un moment.

– Vous allez vous rendre directement à la chapelle pour implorer Son pardon. Restez-y une heure, à genoux. Ne dites

pas à la sœur supérieure que je ne vous ai pas fouettés. La punition est suspendue.

Nous filâmes dans la chapelle et nous agenouillâmes sur le banc du fond.



Un dimanche, pour la première fois en quatre ans, je fus appelé au parloir de l'orphelinat. Un visiteur était annoncé.

Le cœur battant, je me hâtai de rejoindre la sœur supérieure. Débordant d'enthousiasme, je la suivis jusqu'à la porte du parloir, puis la vieille dame me poussa à l'intérieur en disant :

– Le voici.

Mon grand-père se tenait au milieu de la pièce. Il me regarda de haut en bas de ses yeux perçants.

– Tu m'remets, petit ? demanda-t-il.

– Oui... T'es grand-père.

Il me conduisit vers un banc verni près d'une fenêtre.

– Ça m'a pris un sacré bout d'temps pour arriver ici. Ta sœur m'a donné l'argent. J'ai bien cru que l'voyage finirait jamais. Ça fait près d'cinquante piges que j'me suis pas déplacé aussi loin. Pas loin d'mille cinq cents bornes, à mon avis.

Moins de cent cinquante en réalité.

Il caressa sa barbe en m'écoutant raconter ma vie à l'orphelinat.

Sa large bouche se contracta.

– Ton vieux grand-père est si crevé par c'long voyage qu'y peut même plus garder sa figure en place.

– Pourquoi tu m'emmènes pas avec toi, grand-père?

– Un peu de patience, mon p'tit gars, tu vas bientôt t'en aller. Le prêtre de Saint-Marys a reçu une lettre d'ici: y dit qu'y va devoir t'envoyer à la maison d'redressement si personne vient t'chercher. Du coup, j'ai parcouru toute cette distance pour t'aider à mettre les bouts. Avant que t'arrives, la sœur supérieure m'a dit qu't'étais là depuis trop longtemps et qu'y fallait faire de la place pour les orphelins qui naissent chaque minute. J'vais en toucher un mot à la famille et y viendront t'récupérer dimanche prochain: tu peux en être sûr. Après tout, y a pas d'raison d'te garder en taule pour toujours sous prétexte qu'ta mère est morte.

– Grand-père, dis-je, j'vais attendre jusqu'à dimanche prochain, mais si personne vient, j'fuguerai une fois de plus.

Le vieil homme me regarda attentivement, la tête penchée d'un côté. Son col en celluloïd d'un jaune délavé était tout de travers.

– J’t’emmènerai bien maintenant, lâcha-t-il, mais j’ai tout juste assez d’fric pour rentrer.

Je ne le quittai pas des yeux alors qu’il se dirigeait vers la porte.

– Je veux m’en aller aussi, grand-père.

Le vieil homme se retourna et, d’une voix douce comme le velours, répondit :

– Mon garçon, rends pas les choses plus difficiles pour ton vieux grand-père. Dieu m’est témoin que j’t’ renverrais à la maison et resterais ici s’ils voulaient bien d’moi, mais j’peux pas passer pour une nonne et j’suis trop rude pour être prêtre.

Il se tenait les jambes bien écartées, les muscles saillants, comme s’il était prêt à donner un coup de poing.

– Mais tu sais qu’tu peux compter sur ton grand-père : l’vieux Hughie Tully va envoyer quelqu’un t’chercher la semaine prochaine ou y viendra en personne, même si y doit s’traîner sur la route pour ça.

Je le suivis dans le couloir.

– Maintenant, mon garçon, rappelle-toi bien qu’d’ici une semaine, t’auras retrouvé ta liberté.

Sa main droite tremblait lorsqu’elle se posa sur ma tête.

La porte s’ouvrit. Ses épaules semblèrent emplir l’embrasure. L’instant d’après, il avait disparu.

Les yeux embués de larmes, je m'adossai au mur.

J'entendis approcher des pas légers.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda la mère supérieure.

– Rien, rétorquai-je avant de décamper en vitesse.



Une semaine avant, j'avais fait ma première communion et ma confirmation – deux sacrements de l'Église catholique.

Le corps du Christ est représenté sous la forme d'une hostie par la communion. Lorsqu'on fait sa confirmation, on est confirmé dans la foi de saint Pierre à qui le Christ avait dit, m'avait-on rapporté dans mon enfance : « Sur cette pierre, je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

L'enfant qui doit être confirmé prend le nom d'un saint patron de l'église. Celui-ci doit être comme un roc sur lequel l'enfant peut s'appuyer au fil des années, quand les nuages du doute s'accumulent au-dessus de lui.

J'hésitai longtemps entre Napoléon et Alexandre le Grand comme saints patrons.

Finalement, j'optai pour Alexandre, de peur que l'archevêque ne s'aperçoive que Napoléon n'avait pas été sanctifié.

Lorsque celui-ci me tapota la joue et prononça le nom d'Alexandre en latin, le père Schmidt me regarda avec des yeux souriants et passa au garçon d'après, à la suite de son vénérable supérieur.

Chaque samedi, nous prenions notre bain en rangs serrés. Une sorte de vaste abreuvoir encerclait la pièce. Nous y avions de l'eau jusqu'aux genoux et tenions à deux mains nos serviettes devant la partie médiane de nos corps nus. À un signal donné, nous jetions nos serviettes et nous asseyions précipitamment dans l'eau. Pour éviter cette vision impure, les nonnes tournaient la tête.

Pendant cinq ans, nous dûmes prendre nos repas debout. Lorsque nous apprîmes que nous allions avoir de quoi nous asseoir à notre table, nous nous transmîmes joyeusement la nouvelle, et l'on n'entendit plus que les phrases :

– On va pouvoir s'asseoir, chouette, on va pouvoir s'asseoir, chouette, chouette, on va pouvoir s'asseoir !

Débordant de joie, nous filâmes au réfectoire.

La sœur supérieure nous y attendait, entourée de plusieurs hommes.

– Les enfants, déclara-t-elle, vous devrez dire de nombreux Ave Maria et Notre Père pour nos bienfaiteurs ici présents qui ont fourni les jolis bancs sur lesquels vous vous apprêtez à prendre place.

Les punaises de lit étaient une menace constante à l'orphelinat. Chaque samedi, un groupe de pensionnaires était chargé de les attraper. Le premier à en récupérer un nombre donné recevait l'autorisation d'aller jouer.

Sœur Benedictine, une nonne âgée, comptait les prises de chaque enfant. Elle s'installait près d'un bénitier, un fouet à lanières à la main.

Ses lunettes à monture de cuivre étaient périlleusement perchées devant ses yeux qui n'y voyaient plus beaucoup. Elle était presque pliée en deux. Son menton était aussi maigre et pointu que son nez. Elle pouvait donner un coup de fouet sans prévenir. Nous l'avions baptisée « la Sorcière ».

Les lits remontaient au déluge. Ils étaient rouge sombre. La peinture n'avait jamais bien séché. Nous découvrîmes que, en retirant un minuscule fragment de l'enduit et en le modelant d'une certaine façon, il pouvait passer pour une punaise de lit aux yeux de sœur Benedictine.

L'un après l'autre, à intervalles réguliers, nous approchions de la nonne avec un minuscule morceau de peinture au bout d'une épingle et nous exclamions : « Encore une bestiole, ma sœur ! » Elle l'examinait pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un aigle et nous ordonnait de la faire tomber dans le bénitier rempli d'eau destiné à nos prises. Nous

gardâmes notre secret. Notre aptitude à capturer les punaises devint rapidement connue de tout l'orphelinat.

Or les punaises se multiplièrent jusqu'à ce qu'une nuit, un bruit retentisse. Plus tard, la sœur Benedictine raconta à la sœur supérieure que quelque chose avait tenté de la jeter par la fenêtre. Elle pensait qu'un groupe de punaises plus vieilles avait fait le coup.

Notre secret fut découvert, et les grands chasseurs durent rester au lit, et se contenter de pain et d'eau pendant trois jours.

La sœur supérieure déchargea sœur Benedictine de la chasse aux punaises. Cette dernière fut si humiliée par cette disgrâce qu'elle déclina rapidement.

Elle ne nous le pardonna jamais.

Les garçons étaient logés dans une partie du bâtiment, les filles dans l'autre. Nous les connaissions par leurs noms, mais n'avions pas la permission de leur parler. L'un de nous, plus âgé, fut surpris en train de serrer l'une d'elles dans ses bras. Il fut expédié à la maison de redressement et nous fut présenté comme exemple de pécheur.

Sœur Mary Edward était la nonne la plus intelligente de l'orphelinat. Elle était vive, avait un corps maigre et nerveux, des cheveux roux, des petits yeux alertes de couleur marron.

Soupe au lait et vindicative, elle fut mon professeur pendant trois ans. Comme je faisais partie des meilleurs élèves, nous étions des amis loyaux en classe. Son intelligence était foudroyante comme l'éclair. Tolérant peu les esprits lents, elle passait beaucoup de temps à fouetter les enfants les moins réactifs.

À l'orphelinat, les pensionnaires étaient dans des classes d'un niveau plus élevé par rapport à leur âge que dans les autres écoles de la ville. Nous suivions neuf mois de cours intensifs. Sœur Mary Edward s'occupait des grands. J'étais entré pour la première fois dans sa classe à huit ans, et j'y avais appris en alternance l'anglais et l'algèbre de la sixième à la troisième.

Deux autres enfants roux restèrent dans la même classe que moi toutes ces années-là. Avec notre institutrice rousse, nous attirâmes l'attention de l'archevêque Elder qui nous raconta, lors de sa visite annuelle aux élèves, que Jésus et Marie-Madeleine avaient des cheveux de la même couleur que les nôtres. À cette époque, je ne me rendais pas compte que cela n'avait aucune importance.

L'archevêque Elder régnait sur notre petit environnement catholique. Il était très vieux et tout ridé. Il avait un air gentil, et un visage épanoui et rayonnant comme celui du pape Léon XIII.

Une foule de nonnes et de prêtres le suivait à travers l'orphelinat.

Le Christ était un homme bien vivant pour lui. Il marchait en sa compagnie tous les jours.

Des décennies plus tard, je peux encore entendre la voix du vieux saint. Je peux encore voir ses épaules voûtées se redresser à la seule mention du nom de Jésus.

– Il est votre ami, les enfants. Il est ici dans cette pièce, avec vous. Il pleure quand vous pleurez et, quand vous êtes heureux, il l'est aussi.

Hors de la salle de classe, sœur Mary Edward me fouettait souvent.

Un jour que nous étions nombreux à travailler dans le dortoir, nous la surprîmes derrière les hauts rideaux en lin de son lit en compagnie d'un jeune boulanger qui étudiait pour devenir prêtre. Nous répandîmes aussitôt la nouvelle de notre découverte dans tout l'orphelinat. Nous n'avions rien vu en réalité. Mais nos commérages eurent enfin raison de cette femme impitoyable.

Jamais plus elle ne me punit.

Nous nous levions à cinq heures tous les matins de l'année. Pour nous réveiller, les nonnes utilisaient deux morceaux de bois épais, creux en leur milieu et fixés ensemble par des charnières.

Leurs chaussures étaient en cuir souple. On les entendait à peine.

Beaucoup étaient des femmes menues et âgées. Elles n'avaient que leur peau jaune sur les os et paraissaient hideuses dans leurs robes et leurs habits noirs. Un crucifix, noir lui aussi, pendait au bout d'un chapelet sur leur genou droit. Chaque fois qu'elles faisaient un pas, le crucifix avec sa silhouette en cuivre était projeté vers l'avant.

Une fois, la sœur supérieure Alfonso perdit le christ de sa croix. Je le trouvai sur le plancher du dortoir. Son visage était tourné vers le sol. Il y avait des petits trous dans ses mains, là où les clous étaient tombés. Je l'échangeai contre deux billes en agate auprès d'un autre garçon. Il le rendit à sœur Alfonso, qui lui promit de prier pour lui le dimanche suivant.

Le purgatoire et les limbes étaient des lieux qui hantaient mon imagination. Ces dernières formaient un vaste fossé où étaient charriées les âmes des protestants et des bébés qui avaient eu la malchance de mourir sans avoir été baptisés.

Des milliers de corbillards défilaient en grondant sur les routes du pays, transportant les âmes des protestants. Ils se dirigeaient vers les limbes. Les conducteurs étaient des prêtres sans soutanes. Ils portaient des vêtements noirs et

soignés, et leurs visages à l'expression sévère étaient taillés en lame de couteau. Ils devaient déverser les âmes dans le fossé. En tombant, celles-ci faisaient un bruit de ferraille, telles des casseroles.

Des hiboux volaient très bas sur cet amas. Les âmes se tortillaient sous les grands phares de leurs yeux qui, jour et nuit, les scrutaient sans relâche.

De nombreux siècles s'étaient écoulés avant que l'on ne s'aperçoive de la présence d'une âme catholique dans le fossé, jetée là par erreur. Dieu envoya alors les hiboux pour qu'ils la transportent au purgatoire, où elle demeurera jusqu'à ce que la boue des limbes se soit consumée.

Une lune, de plusieurs kilomètres de large, flottait au-dessus du centre du fossé. Elle se balançait d'avant en arrière et d'arrière en avant comme le pendule de la vieille horloge dans la cuisine de ma mère. Des arbres, larges et hauts, y poussaient. Autour d'eux étaient rassemblés des pasteurs, condamnés pour l'éternité à les abattre. Au moment où les arbres tombaient, les prêtres s'enfuyaient à toutes jambes. Et, lorsqu'ils relevaient les yeux, ils voyaient les troncs retrouver leur position initiale en un bond et tous les copeaux reprendre leur place. Ils se remettaient alors à la tâche tandis que leurs haches luisaient dans les faisceaux de lumière projetés par les yeux des hiboux. Puis les cris

des rapaces se mêlaient aux rires des âmes qui se tortillaient.

Tout au bout des limbes s'élevait une petite église. Un hibou perché sur un arbre était voué à fixer éternellement sa croix d'or que la puissante lumière de ses yeux éclairait sur un million de kilomètres à la ronde.

Le hibou était l'âme de Martin Luther, condamné à regarder à jamais la croix de la Vraie Église qu'il avait reniée. Il était juché sur une vieille branche dénudée depuis plusieurs éternités. Ses plumes avaient été déchirées par des siècles de tempêtes de flammes.

Des myriades d'autres oiseaux de toutes les formes et de toutes les couleurs volaient au-dessous de l'âme de Martin Luther. Ils essayaient continuellement de chanter mais ne parvenaient qu'à lui croasser dessus comme des corbeaux.

D'autres volatiles, tenant des morceaux de nourriture dans leurs becs, passaient et repassaient à quelques mètres du hibou qui, condamné à rester affamé jusqu'à la fin des temps, ne pouvait quitter son perchoir.

Chaque soir, au crépuscule, un orage éclatait au-dessus du fossé. Des gouttes enflammées tombaient sur les âmes nues et désarticulées des protestants qui explosaient alors comme des vessies percées par des clous incandescents.

Des éclairs de feu, plus gros que des œufs, se déplaçant plus vite que la lumière, s'abattaient ensuite sur le gouffre.

Les ailes de Martin Luther, éprouvées par la tempête, étaient carbonisées. Ses yeux se dilataient. Il tourbillonnait sur sa branche et criait comme un aigle. Ses ailes se déployaient et roussissaient. La face crispée par la douleur, il continuait de fixer la croix.